De la synonymie, vue à travers les emplois des mots *synonyme*, *synonymie* et *synonymique* dans les textes

Michelle Lecolle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/pratiques/1317>

DOI : 10.4000/pratiques.1317

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 121-137

Référence électronique

Michelle Lecolle, « De la synonymie, vue à travers les emplois des mots *synonyme*, *synonymie* et *synonymique* dans les textes », *Pratiques* [En ligne], 141-142 | 2009, mis en ligne le 20 juin 2014, consulté le 10 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1317> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.1317>

De la synonymie, vue à travers les emplois des mots *synonyme*, *synonymie* et *synonymique* dans les textes

Michelle Lecolle

CELTED, Université Paul-Verlaine, Metz

Le présent travail se propose d'aborder la synonymie par le biais de l'emploi de *synonyme* (singulier et pluriel) et de ses dérivés dans des textes.

Le choix d'une entrée sémasiologique (par le mot) amène à un déplacement de l'objet d'étude : de la notion de synonymie aux emplois et aux valeurs des mots correspondants. Le premier objectif de l'article est donc d'examiner les conséquences de ce déplacement : en deux mots, que reste-t-il de la notion de synonymie – en tant que relation paradigmatique sémantique lexicale – dans l'emploi de ces mots ? Quelles valeurs, similaires ou différentes, peut-on y repérer ? Quel sens, en somme, est conféré au mot *synonyme* et à ses dérivés ?

L'approche proposée est discursive : c'est dans des énoncés, des fragments de textes, en co(n)texte donc, que sont analysés les emplois des mots métalinguistiques *synonyme* et dérivés. Supposant que ces énoncés portent une trace du sentiment linguistique sur l'usage de ces mots et sur leur sens, je postule en outre que l'emploi de *synonyme et alii* est moins anodin que celui de mots ou expressions également métalinguistiques tels que *signifier*, *sens de*⁽¹⁾, etc. Ces derniers sont en effet plus polysémiques, et paraissent davantage se fondre dans un usage ordinaire varié, s'appliquant d'ailleurs souvent à tout autre chose qu'à du sens proprement lexical. Ce postulat de départ est au fondement de la constitution de mon corpus et de certaines des observations qui en découlent.

De fait, l'observation des emplois de *synonyme* et, dans une moindre mesure, de ses dérivés, fait émerger des valeurs, récurrentes mais plurielles, de ces mots, et peut-être de la notion de synonymie. En effet, alors que, pour le linguiste, la synonymie est une relation d'équivalence ou de proximité de sens entre des unités lexicales, les emplois de *synonyme* s'éloignent de cette valeur. Ainsi, dans une phase préparatoire au présent travail, j'ai rencontré, en nombre significatif, et dans divers discours, des énoncés du type de (1) :

(1) Voir Julia (2001) sur l'emploi de *sens* dans les gloses de spécification du sens. La perspective adoptée ici est proche de celle de cet ouvrage.

- (1) « Je comprends la volonté de gérer l'immigration, et de protéger les intérêts des français, mais ce ne doit pas être **synonyme** de discrimination automatique pour les non occidentaux. » (internaute, sur le site *Les amoureux au ban public* ⁽²⁾),

énoncé qui fait porter « l'équivalence » sur *le monde*, et non sur *les mots* (ce qui sera montré plus loin) et qui, en outre, ne présente pas, avec *synonyme*, une relation d'équivalence, mais plutôt d'implication : on peut paraphraser *ce ne doit pas être synonyme* par /cela ne doit pas entraîner/.

Par ailleurs, et corrélativement, l'emploi de *synonyme* peut avoir des fonctions discursives diversifiées dans les énoncés : ainsi parfois, plutôt que de *supposer* une perception de « synonymie », l'énoncé l'*impose*. C'est le cas dans nombre de traités où le jugement de « synonymie » sert à l'auteur à présenter une équivalence de termes, utile pour la démonstration en cours ou ultérieure :

- (2) L'être suprême doit être la suprême unité, puisque être et unité sont **synonymes**. (Fénelon, *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, 1713)

quitte à ce que cette équivalence n'en soit décidément plus une, et que l'énoncé, heurtant le sens commun, constitue un coup de force discursif en assumant le paradoxe – les mots ou expressions sont alors antonymes, ou en relation de contradiction :

- (3) Il suit de là que tout encouragement au travail, toute récompense décernée à l'industrie, autre que le prix naturel du produit, est un don gratuit, un pot-de-vin prélevé sur le consommateur, et offert en son nom à un favori du pouvoir, en échange de zéro, de rien. Encourager l'industrie est donc **synonyme** au fond d'encourager la paresse : c'est une des formes de l'escroquerie. (Proudhon, *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, 1846)

L'article présente les résultats d'un travail mené sur 832 énoncés issus de *Frantext* (à partir du 17^e siècle), dans lesquels *synonyme(s)* (et dérivés) est le point d'entrée et la trace discursive d'une mise en relation, exprimée syntagmatiquement, entre un X et un Y (*X est le synonyme de Y*, *X et Y sont synonymes*, par exemple). Cette recherche m'a permis de constater la diversité des fonctions discursives de *synonyme* (selon les périodes, selon les genres), et d'observer ses différentes valeurs sémantiques. Proposant dès à présent une observation générale, je soulignerai le fait (peut-être banal au demeurant) que *synonyme* et *alii* renvoient à une relation et, fait moins banal, que ces mots métalinguistiques renvoient davantage à une relation entre mots et monde (choses, expérience du monde) et surtout mots et notions qu'à une relation entre unités lexicales (entre signes linguistiques) – le signe linguistique n'étant cependant que rarement transparent, « traversé », purement dénominatif. En réalité, avec la relation exprimée entre X et Y, les énoncés font apparaître une relation complexe et digne d'intérêt entre l'expression et ce qu'elle exprime, mêlant inextricablement sens et référence.

La première section exposera différentes valeurs de la synonymie dans les textes métalinguistiques (textes théoriques et dictionnaires). La deuxième section sera consacrée à la présentation du corpus (les corpus) et des angles d'attaque adoptés. J'exposerai dans une troisième partie des résultats quantitatifs et des analyses contextuelles.

(2) En ligne <http://amoureuxauban.net/>. Je souligne dans les exemples les éléments X et Y entre lesquels est posée la « synonymie ».

1. Relation de synonymie, et sens de *synonyme-synonymie*

1.1. Dans les textes théoriques

J'entends par « textes théoriques » les ouvrages et articles à visée métalinguistique, produits par des rhétoriciens, grammairiens et linguistes. Ma présentation sera volontairement succincte, mais il me paraît utile de rendre compte autant que possible de diverses conceptions théoriques de la notion de synonymie, dans la mesure où elles se reflètent parfois dans les énoncés de mon corpus, ou dans la mesure où, justement, ceux-ci s'en éloignent.

Pour les linguistes, il semble que, de manière consensuelle, la synonymie soit considérée comme une relation de sens (proximité, équivalence – un « même sens »), entre unités lexicales (UL désormais), ce qui la distingue de la relation de paraphrase. Le consensus apparaît également quand il s'agit de souligner qu'il n'existe pas d'identité totale de sens entre UL – pas de synonymes parfaits ; on trouve d'ailleurs déjà cette affirmation, non seulement chez Girard ⁽³⁾ et, en 1730, chez Dumarsais – qui affirme en conclusion de l'article *S'il y a des mots synonymes* : « S'il y avait des synonymes parfaits, il y aurait deux langues dans la même langue » (1988 : 236) –, mais aussi antérieurement, chez les Anciens (grammairiens et rhétoriciens latins des premiers siècles de notre ère ⁽⁴⁾). La constatation est exploitée par Bréal (2005 : 43-49) avec le concept de « loi de répartition », repris par Ullmann (1959)... Tamba (2005) propose une analyse complémentaire en situant la différence entre synonymes dans la connotation – la dénotation étant identique. Dans tous les cas, la synonymie est distinctive et, explicitement ou implicitement, systémique – structurale, fût-ce avant la lettre. On sait d'ailleurs que l'exemple des synonymes *craindre*, *redouter*, *avoir peur* sert à Saussure (1985 : 160) à illustrer la notion de valeur, corollaire de celle de système.

Est donc « structurale » cette conception de la synonymie – celle des linguistes, qu'on trouve également dans les dictionnaires de langue (c'est une des acceptions de *synonymie* et de *synonyme* dans tous les dictionnaires consultés : le *Littré* (1872), le *TLF*, le *Dictionnaire de l'Académie* (depuis la 4^e édition de 1762), le *Dictionnaire Historique Robert (RH)*, etc.).

L'ensemble de ces conceptions font de la synonymie une relation de sens entre signes linguistiques, et non entre « choses » ou entre signes et « choses ».

Il en est autrement des acceptions anciennes de *synonymie*, dont le sens a évolué depuis son origine chez Aristote ⁽⁵⁾, en passant par sa traduction en latin : Chevalier (1997) signale que la synonymie correspond chez les Anciens à des « noms différents pour une même chose (*res*) ». C'est aussi ce que décrit Desbordes (*art. cit.*). On renverra à sa description très détaillée des notions (entremêlées ou distinctes) d'homonymie et de synonymie chez différents auteurs, et surtout selon

(3) *La Justesse de la Langue Française, ou les différentes significations des Mots qui passent pour Synonymes* (1718), cité par Adamo « En marge d'une réédition de *La Justesse de la langue française* de l'Abbé Gabriel Girard (1718) » in Berlan F. et Bouverot D. (dir.) (2007), pp. 15-40.

(4) Voir Desbordes (1988 : 84-86).

(5) Chez lequel la relation est aussi entre noms : « noms dont le sens est lié (*sun*) par un genre commun, mais qui ont des sens différents (différences spécifiques : ainsi *vert* et *rouge* par rapport à *couleur*) » (*RH*). Voir aussi la présentation des différentes « synonymies » chez Honeste « Entre ressemblance et différence : synonymie et cognition », in Berlan, F. et Bouverot, D. (dir.) (2007), pp. 160-174.

différentes perspectives – dialectique, rhétorique et grammaticale. J'en retiens deux informations pertinentes pour le présent propos :

- (i) la synonymie peut être chez les Anciens une relation entre dénominations d'une même chose ;
 - (ii) du point de vue de la rhétorique, il s'agit d'une pratique liée à la recherche d'ornement⁽⁶⁾. C'est, dans ce cas, une figure (d'amplification), « pratique médiévale, devenue systématique au XVI^e siècle » qui consiste à « écrire par accumulation de synonymes (notamment de binômes synonymiques)⁽⁷⁾ » (Fuchs 1994 : 48) – cette acception rhétorique est signalée à *synonymie* dans le *Littré*, le *RH* et le *TLF*. Par la suite, la figure devient gratuite et elle est mal perçue, considérée comme pléonasme et enflure⁽⁸⁾. Certains énoncés de *Frantext* témoignent de ce discrédit, particulièrement au 17^e siècle :
- (4) Si l'homme que vous connoissez, et qui fait toute sa gloire d'estre en vostre approbation, vouloit enfler ses escrits de ceux d'autrui ; s'il vouloit à tout propos user de redites importunes ; faire entrer par force dans ses discours de longues et ennuyeuses traductions : en un mot, monsieur, s'il vouloit desplier ses lieux communs ; je puis dire sans exagerer les choses, qu'il pourroit faire des livres de la taille de calepin. Mais son ambition non plus que la vostre, n'est pas de remplir les bibliothèques ; [...] Il fait assez d'autres pechez, sans aller grossir un volume de **synonymes**, d'amplifications, de digressions, qui seroient sujettes à correction⁽⁹⁾. (Guez de Balzac, *Dissertations critiques*, 1654)

Quant à la conception « dénomminative » (i), elle correspond à une acception de *synonymie* mentionnée par le *Littré* :

3° En histoire naturelle, concordance de divers noms qui ont été donnés à un même animal, à une même plante. La nomenclature et la **synonymie**,

et c'est celle qui a cours dans les traités d'histoire naturelle, de sciences humaines ou de philosophie où les « synonymes » sont des noms, savants ou vulgaires, qui renvoient à une même chose. On trouve cette valeur dénomminative de Buffon :

- (5) *Nomenclature des singes*. Œuvres de Buffon avec la **synonymie** et la classification de Cuvier augmentées des observations et suppléments des plus célèbres naturalistes mises en ordre et annotées par J. Pizzetta 500 gravures tome quatrième. (1766)

à Lévi-Strauss, par exemple :

- (6) Le terme statistique a une fonction logique, et pas seulement morale. Il renvoie au système de découpage adopté par l'auteur en question ou par un confrère, et permet donc au spécialiste d'opérer les transformations indispensables pour résoudre les problèmes de **synonymie** : de savoir, par exemple, que *Juniperus occidentalis* Hook est le même être que *Juniperus utahensis* Engelm., alors que, sans le nom des inventeurs ou parrains, on pourrait conclure à deux êtres différents. (*La Pensée sauvage*, 1962).

(6) Voir, à ce propos, les fines remarques de Quintilien, cité par Desbordes (pp. 84-85).

(7) Voir Buridant (1980) pour la description de l'usage de *binômes synonymiques* : deux mots synonymes sont adjoints, liés par un coordonnant. La visée est communicative et didactique : il s'agit d'expliciter par le procédé un sens présumé obscur, ou un emprunt.

(8) Cf. Buridant (*art. cit.*). Dumarsais, sous l'entrée *pléonasme*, critique cette pratique (p. 322).

(9) Je maintiens la typographie et l'orthographe issues de *Frantext*.

En résumé de ce qui précède, soulignons que, dans les écrits théoriques mêmes, la notion de synonymie connaît plusieurs valeurs. On peut s'attendre à ce qu'une telle diversité (et plus encore) se reflète dans les textes.

1.2. Autres sens de *synonyme-synonymie* : témoignages lexicographiques

On le voit, la conception « structurale » de la synonymie n'est qu'une valeur parmi d'autres... Comme indiqué plus haut, on trouve cette acception dans les articles de *synonyme* et *synonymie* des dictionnaires de langue, souvent en première place (sauf dans le *RH*, qui adopte un ordre historique et donc rapporte, en premier lieu, l'acception aristotélicienne). Mais d'autres acceptions interviennent ensuite ; je les mentionne rapidement, en cumulant les informations concernant les deux mots (si elles figurent, car l'entrée *synonymie* est moins développée).

Les acceptions qui apparaissent après l'acception « structurale » sont dites « figurées » : *fig.* (*NPR*), *P. anal.* (*TLF*), *Par figure* (*RH*). Il s'agit *grosso modo* de la même acception (non mentionnée par les *Dictionnaires de l'Académie* ni par le *Littré*), que je cite à partir du *TLF* :

B. — *P. anal.* Synonyme de. Comparable, semblable à ; qui fait figure de symbole, de type. *Boue est synonyme de honte* (HUGO, *Misér.*, t. 2, 1862, p. 549).

Enfin, il faut mentionner une dernière acception, celle de « titre d'ouvrage », qu'on trouve dans le *Littré* :

4° Au plur. Titre de certains ouvrages, en forme de dictionnaire, dans lesquels la différence des mots **synonymes** est expliquée (il prend une majuscule). Les **Synonymes** latins de Gardin Dumesnil. Les **Synonymes** français de Girard. Les **Synonymes** de Lafaye.

Ces deux dernières valeurs – « symbole » et « titre d'ouvrage » – sont présentes dans mon corpus. Toutefois, la majorité des emplois rencontrés ne correspond à aucune de ces valeurs : j'ai signalé en introduction celle d'antonymie et celle d'implication ; on trouve également une relation associative (métonymique) ; d'autres me paraissent tout simplement inclassables.

2. Corpus

Les dictionnaires de langue portant témoignage des usages des mots, il n'est pas étonnant que les acceptions de *synonyme* et *synonymie* soient plurielles : les définitions sont une trace de la pratique, savante et non savante, de ces mots. Ici s'ajoute la spécificité de *synonyme et alii*, qui sont, on l'a dit, des mots métalinguistiques, et portent de manière privilégiée sur le sens : par là même, ils constituent un « témoignage épilinguistique », selon le terme de Bouverot (2007), qui étudie *synonyme* dans les exemples du *TLF* ; ils sont la marque d'une observation réflexive et d'une compétence sémantique de la langue ⁽¹⁰⁾.

(10) Cf. aussi Julia (*op. cit.* p. 13). Je distingue les termes « épilinguistique » et « métalinguistique », en me basant sur les analyses éclairantes qu'en fait dans son introduction Auroux (1994), et que je résume ici : si l'activité épilinguistique peut se faire de manière plus ou moins consciente, « le véritable savoir est métalinguistique, c'est-à-dire représenté, cons-

C'est du moins le point de départ de mes analyses. Comme on le verra, les énoncés observés illustrent également d'autres compétences : celle, par exemple, du témoin de son époque pour lequel l'évolution des mots et de leurs relations « synonymiques » reflètent l'évolution des mœurs et de la culture (*de nos jours, X est devenu (le) synonyme de Y*) ; celle de l'observateur de la pratique langagière d'autrui...

2.1. Les corpus de textes : « corpus univers », « corpus de travail »

Recherchant une diversité d'époques et de contextes pour l'emploi de *synonyme* et dérivés, j'ai opté pour le recours à la base de données textuelle *Frantext*, qui présente l'avantage de cette (relative) diversité, et les facilités d'accès que l'on connaît – observons toutefois que ce choix n'est pas totalement satisfaisant, car *Frantext* est loin de refléter la diversité des pratiques langagières écrites : on n'y trouve par exemple pas de textes journalistiques et, pour l'essentiel, des genres « savants » et des auteurs « agréés », toutes époques confondues. Une autre limite est celle de l'empan cotextuel proposé, souvent étroit pour les textes sous droits.

Je considère la base dans son ensemble comme un « corpus univers »⁽¹¹⁾, au sein duquel j'ai sélectionné le corpus proprement dit, selon un critère simple : celui de la présence d'une occurrence au moins de *synonyme* ou de ses dérivés (j'ai éliminé les textes du 16^e siècle, pour des raisons de compréhension). Le résultat de cette sélection constitue un ensemble de textes – c'est mon « corpus de travail ». La sélection n'est pas anodine : si le *corpus univers* correspond à une simple ressource, le relevé du *corpus de travail* (les textes « appelés » par l'emploi de *synonyme*) constitue déjà un lieu significatif d'interprétation, de par les genres qui s'y trouvent préférés.

On jugera de la portée de la sélection en comparant la répartition en genres du corpus univers (partie 1 du tableau) et du corpus de travail (partie 2 (cf. page suivante)).

Comme on peut le voir en comparant les deux tableaux, la présence d'une occurrence au moins de *synonyme* ou de ses dérivés réduit drastiquement le nombre de textes sélectionnés. La répartition en genres change aussi considérablement. Pour ne relever que deux exemples, le genre traité-essai passe de 28% dans *Frantext* à 56% dans le corpus de travail, et le théâtre passe de 17% à 2%. Le genre roman se maintient, principalement dans les textes des 20-21^e siècles, où il est très représenté : tous genres confondus, les textes de cette période correspondent à 44% du corpus univers et 54% du corpus de travail ; le genre roman y occupe 56%.

En effectuant une comparaison entre genres au sein du tableau 2, on remarque notamment la prééminence du genre traité-essai : celle-ci me paraît s'expliquer

truit et manipulé en tant que tel à l'aide d'un métalangage » (p. 23). Le mot *synonyme* et ses dérivés, les mots *sens* ou *signifier* également, sont bien des mots métalinguistiques, et c'est pourquoi je n'utiliserai que ce qualificatif. Il s'avère néanmoins que, dans les faits, comme je le montrerai, le mot métalinguistique *synonyme* n'est pas réservé à des jugements métalinguistiques.

(11) Je reprends les termes que j'ai utilisés dans ma thèse (Lecolle, M., 2003, *Métonymies et figures de référenciation dans la presse écrite généraliste. Analyse sémantique et rhétorique*, thèse de doctorat, Université Toulouse-Le Mirail). L'essentiel est, avec ces termes, de distinguer ce qui correspond à une « ressource », une « archive » (le « corpus-univers ») et ce qu'on en extrait sur certains critères, différents selon l'étude (le « corpus de travail »).

PARTIE 1
composition du corpus
univers (*Frantext*)⁽¹²⁾

PARTIE 2
composition du corpus
de travail⁽¹³⁾

genres	nombre de textes	pourcentage	nombre de textes	pourcentage
conte-récit	2	0%	1	0%
correspondance	157	4%	24	6%
éloquence	48	1%	1	0%
essai-autobiographie	4	0%	4	1%
mélanges	7	0%	4	1%
mémoires	175	5%	24	6%
mémoires-autobiographie	39	1%	9	2%
pamphlet	22	1%	6	2%
poésie	482	12%	8	2%
récit de voyage	55	2%	3	1%
roman	1106	28%	85	21%
théâtre	652	17%	8	2%
traité et essai	1103	28%	227	56%
<i>autres</i>	30	1%		
Total	3882		404	

par le fait que *synonyme*, et plus encore *synonymie* et *synonymique* (voir *infra* § 2.3.), sont des mots « savants », utilisés à des fins réflexives ou descriptives de la langue et des langues, mais aussi de la pensée, de l'expérience, des mœurs ; des mots aussi qui ont souvent pour fonction de « fixer les idées » en fixant les termes (voir par exemple l'énoncé de Fénelon : *être et unité sont synonymes*) – toutes fonctions qui trouvent naturellement leur place dans des traités ou essais.

2.2. Unité et diversité du corpus de travail

À l'intérieur de cette unité que constitue simplement la présence de *synonyme* et dérivés, les textes sont divers de par leur époque et leur genre, mais également dans le cadre d'un même genre. Pour le genre traité-essai, les textes diffèrent principalement selon leur thématique. En voici quelques-unes : on trouve naturellement des essais et traités sur le langage, la langue ou le style (Bouhours, Fénelon, Marmontel, Destutt de Tracy, Diderot, Saussure, Hagège), mais aussi des essais de philosophie, des traités de logique (17^e siècle), d'histoire et de géographie (19^e et

(12) Il s'agit de la composition en genres de l'ensemble de *Frantext* en juin 2008. J'ai opéré le rapprochement de certains genres (traité et essai), qui sont parfois distingués mais souvent conjoints dans la description des textes de la base. L'augmentation du nombre de textes dans *Frantext* pendant l'été 2008 ainsi que l'enrichissement en précision des genres textuels par les administrateurs expliquent la présence de la case « autres » : je n'ai pas pu reconstituer la répartition de manière satisfaisante *a posteriori* (décembre 2008). Étant donné la taille limitée des corpus, les pourcentages sont présentés sans décimale et arrondis. C'est ce qui explique les 0% (chiffres en dessous de 0,5%).

(13) À partir des informations documentaires des textes de *Frantext*, j'ai opéré la répartition en genres du corpus de travail (regroupements et simplifications), en reprenant les genres proposés dans la base.

20^e siècles), de médecine et de mathématiques, ou encore portant sur l'alchimie et les alchimistes... On a aussi la surprise de rencontrer des textes comme *Physiologie du goût* ou *Méditations de gastronomie transcendante* de Brillat-Savarin (1825), ou un article du *Larousse Ménager* (1926) portant sur les systèmes de chauffage centraux...

Certains auteurs sont plus représentés que d'autres (par exemple Michelet, Hugo, Proudhon, Bremond, Renan...), employant davantage que d'autres *synonyme(s)*, et certains dans un style particulier, repérable à travers plusieurs occurrences. On retrouve ainsi 5 fois chez V. Hugo la structure que je note *X avoir un synonyme* : Y, et dont voici deux exemples :

(7) Le Passé a un **synonyme** : l'Ignoré. (*L'Homme qui rit*, 1869)

(8) l'Humanité a un **synonyme** : Égalité (*Choses vues*, 1885).

2.3. Les occurrences de *synonyme* et dérivés : « corpus-inventaire »

Une fois extraits de *Frantext*, les énoncés sont consignés dans une base de données *access* : c'est mon « corpus-inventaire ». Celui-ci comprend 832 occurrences, réparties en 791 occurrences de *synonyme* (dont 7 de *sinonyme*, forme ancienne), singulier et pluriel, 37 occurrences de *synonymie(s)* et 4 de *synonymique(s)*. *Synonymie(s)* et *synonymique(s)* sont présents majoritairement dans le genre traité-essai (83% des occurrences de ces formes).

Dans la base *access*, chaque occurrence de *synonyme* et dérivés est décrite dans son cotexte, selon les critères suivants (je résume ⁽¹⁴⁾) :

1. morpho-syntaxiques et syntaxiques : *synonyme(s)* adjectif ou nom ; structure du segment (GN) contenant l'occurrence de *synonyme(s)* ;

2. morpho-syntaxiques : catégorie grammaticale des X et Y (Z et autres, parfois) mis en relation, flexion de X et/ou Y, changement éventuel de catégorie et/ou de nombre entre X et Y ; présence d'un nom propre (Np) en X ou Y, comme en (9) :

(9) Pour les moins jeunes, le mot cirque est **synonyme** de Grock, des Fratellini, des Clérans, de l'inoubliable Rastelli. Pour les aînés, le cirque c'était Foottit et Chocolat et la piste nautique du nouveau cirque. (Collectif, *Histoire des spectacles, sous la dir. de Guy Dumur*, 1965)

3. logico-sémantique : l'emploi de *synonyme(s)* a une fonction « référentielle », comme en (4), appelé ci-dessous, (7) et (8) :

(4) l'homme que vous connoissez [...] Il fait assez d'autres pechez, sans aller grossir un volume de **synonymes**, d'amplifications, de digressions, qui seroient sujetes à correction. (Guez de Balzac, *Dissertations critiques*, 1654)

ou « prédicative », comme en (1), (2), (3), rappelé ici, et (9) ci-dessus :

(3) Encourager l'industrie est donc **synonyme** au fond d'encourager la paresse : c'est une des formes de l'escroquerie. (Proudhon, *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, 1846)

(14) La description est « allégée » pour *synonymique(s)* et *synonymie(s)* : tous les critères ne sont pas pertinents.

4. énonciatifs : présence éventuelle de modalisateurs ou de marques de prise en charge spécifiant et réduisant la portée du jugement de « synonymie » : *selon moi, X est synonyme de Y* ou *pour telle personne/époque, X est synonyme de Y*. Par contraste, on voit que les exemples cités de Hugo (7) et (8), de Proudhon (3) et de Fénelon (2) présentent la « synonymie » comme générale, voire absolue ;

5. sémantiques : sens de la relation dite de « synonymie » par le scripteur – /implication/ par exemple en (1) ; /contradiction/ (antonymie) en (3) ; /symbole/ en (9). Dans les cas (nombreux) où la « synonymie » posée me paraît propre à l’auteur et au texte, je n’attribue aucune « étiquette » sémantique ;

6. discursifs : fonction discursive en contexte de l’occurrence. Les emplois discursifs de *synonyme(s)* obéissent parfois à un objectif didactique, ou encore argumentatif, par exemple, comme dans (3) rappelé ci-dessus.

3. Ce que disent de la « synonymie » les énoncés

Les critères consignés dans la base me paraissent, seuls ou croisés, apporter des éléments d’interprétation sur la manière dont on emploie *synonyme(s)*, à propos de quoi on utilise ce mot, et, en définitive, sur les valeurs de la relation de « synonymie ». Dans ce qui suit, je tenterai d’expliciter mes conclusions en les appuyant à chaque étape sur les informations que je tire du corpus et des critères choisis.

3.1. La « synonymie » : une relation

Cette affirmation peut paraître tautologique, étant donné que la synonymie est définie par les linguistes comme une relation (sémantique). Elle me semble néanmoins utile, dans la mesure où les valeurs de la « synonymie » rencontrées dans mon investigation auraient pu la contredire ⁽¹⁵⁾. On rappellera d’ailleurs que la conception de la synonymie comme figure de rhétorique ne met pas principalement l’accent sur ce point de vue relationnel et paradigmatique, mais sur une perspective syntagmatique – ce point de vue relationnel me paraît alors présupposé.

Examinons à présent cette question à travers les résultats du corpus-inventaire. Je me baserai dans un premier temps sur les critères descriptifs 1 (critère syntaxique : fonction du GN contenant *synonyme(s)*) et 3 (critère logico-sémantique), concernant uniquement *synonyme(s)*. Selon le critère logico-sémantique, le GN contenant *synonyme(s)* est évalué comme « prédicatif » (616 occ.) ou « référentiel » (157 occ.). Une autre sorte de structure (13 occ.) est dite « existentielle » – comme dans : *il y a (peu) de pensées synonymes*. La répartition des trois « fonctions » ainsi distinguées est la suivante : prédicative 78%, référentielle 20%, existentielle 2% ⁽¹⁶⁾.

L’enjeu est le suivant :

(i) *synonyme(s)*, dans une fonction considérée comme prédicative (attribut par exemple), est nécessairement relationnel : les différentes structures, souvent avec copule, du type *X est (le) synonyme de Y* ou *X et Y sont (termes, mots, expressions) synonymes*, peuvent se ramener à /synonyme de/.

(ii) en revanche, lorsque *synonyme(s)* occupe une fonction reconnue comme ré-

(15) C’est bien le principe d’une analyse en corpus, avec ses éventuels revers, que je défends ici.

(16) Auxquels s’ajoutent 1% d’énoncés parataxiques : *synonyme(s)* figure dans une énumération.

férentielle (sujet ou COD), cette propriété relationnelle ne va pas de soi. Ainsi en (10), que j'examine pour le moment de ce seul point de vue, *les synonymes* comme sujet grammatical ne fait pas explicitement état d'une relation entre un X et un Y :

- (10) Il n'est facile dans aucune langue de concilier l'harmonie avec les autres qualités du style ; et si l'on veut imaginer une langue qui peigne naturellement, il faut la supposer, non pas formée successivement et au gré du peuple, mais composée ensemble et de concert, par un métaphysicien comme Locke, un poète comme Racine, et un grammairien comme Du Marsais. Alors on voit éclore une langue à-la-fois philosophique et poétique, où l'analogie des termes avec les choses est sensible et constante, non-seulement dans les couleurs primitives, mais dans les nuances les plus délicates ; de manière que **les synonymes** en sont gradués du rapide au lent, du fort au foible, du grave au léger, etc. (Marmontel, *Poétique française*, 1763).

Dans cet énoncé de spécialité portant sur la langue (on y remarque la référence à la synonymie différentielle), la qualité relationnelle de *synonymes* n'est ni explicitée ni même mentionnée, mais on peut dire qu'elle est présupposée : de fait, elle me paraît contenue dans le sens nominal de *synonymes* – /mots qui ont entre eux une relation de synonymie/.

En comparaison, cette qualité relationnelle apparaît bel et bien dans des énoncés où *synonyme* est en « fonction » référentielle, mais où X et Y sont textuellement présents. C'est le cas de (11), où *le synonyme* est sujet grammatical :

- (11) Malgré les mélanges qu'amène forcément le commerce, **le synonyme** de l'Angleterre, c'est l'exclusion. (Michelet, *Sur les chemins de l'Europe*, 1874).

ou encore de (7) où *un synonyme* est COD :

- (7) Le Passé a **un synonyme** : l'Ignoré. (Hugo, *L'Homme qui rit*, 1869)

Quant aux énoncés « existentiels », du type de (12), ils me paraissent eux aussi présupposer une relation ⁽¹⁷⁾ :

- (12) il n'y a pas de **synonymes**. Il n'y a que des mots nécessaires, et le bon écrivain les connaît. (Renard, *Journal : 1887-1910*, 1910).

Je résumerai ce qui précède en disant que la « synonymie » exprimée dans les énoncés avec *synonyme(s)* est bien une relation, posée le plus souvent (énoncés à « fonction » prédicative, et énoncés « référentiels » qui présentent un X et un Y), présupposée dans d'autres cas. Il me faut cependant nuancer le propos : relation présupposée ou posée, la différence n'est pas négligeable, et il faudrait aussi analyser les énoncés de ce point de vue ⁽¹⁸⁾.

Enfin, les analyses du mot *synonymie* lui-même confirment, dans une certaine mesure, cette qualité relationnelle de la « synonymie ». En fait, les énoncés avec ce mot se répartissent *grosso modo* en deux catégories :

(17) La négation, tout à fait fréquente dans ce type d'énoncés, devrait être analysée pour elle-même. Quoi qu'il en soit, elle ne met pas en cause la présupposition.

(18) En particulier selon les différences entre siècles : la proportion d'occurrences d'emplois référentiels de *synonyme(s)* sans X et Y me paraît plus importante au 17^e, ce qui, peut-être, confirmerait la prégnance d'une pratique rhétorique de la synonymie. Encore faudrait-il avoir davantage de textes de cette période.

(i) l'une est réellement et explicitement relationnelle (*la synonymie avec/entre/de, rapport/relation de synonymie*) ;

(ii) une autre présente la synonymie comme un fait acquis, mais du point de son résultat – une liste (de synonymes). La question de la synonymie est alors souvent abordée tout autrement : on évoque à son propos un problème pour la communication (il est alors par exemple question de *réduction/élimination des synonymie(s)* dans un cadre de technique documentaire⁽¹⁹⁾), ou une mauvaise pratique scientifique liée à une mauvaise classification, comme ici chez Lamarck :

(13) En effet, le défaut de règles convenues, relatives à la formation des genres, des familles et des classes mêmes, exposant ces parties de l'art à toutes les variations de l'arbitraire, la nomenclature en éprouve une suite de mutations sans bornes. Jamais elle ne pourra être fixée tant que ce défaut subsistera ; et la **synonymie**, déjà d'une étendue immense, s'accroîtra toujours, et deviendra de plus en plus incapable de réparer un pareil désordre qui annule tous les avantages de la science. (Lamarck, *Philosophie zoologique*, 1809).

Cette catégorie d'occurrences (ii) renvoie à la valeur « dénomminative » de la synonymie ; elle n'est alors plus explicitement relationnelle.

3.2. Une relation, mais entre quels termes ?

Le critère 2 est destiné à relever les catégories grammaticales de X et Y – les termes mis en relation. Ce que je nomme « termes » ici peut correspondre à des UL ou à des expressions (§ 3.2.1 ci-dessous), mais également à des groupes syntaxiques (§ 3.2.2. ci-dessous) : on en trouve des exemples en (1), où X et Y sont des GN (en X : *la volonté de gérer l'immigration, et de protéger les intérêts des français*, repris anaphoriquement par *ce*) et en (3), où il s'agit de propositions infinitives (en X : *encourager l'industrie*). L'absence de flexion, et l'absence de déterminant pour les noms conduit à première vue à envisager le terme en mention (et non en usage). La présence adjointe des mots *terme*, *mot*, *expression* (*le mot (de) X*), ou celle de guillemets renforce ce jugement, le contexte étant toutefois déterminant.

3.2.1. Catégories grammaticales des termes

Concernant les UL simples (sans déterminant pour les noms), elles se répartissent de la manière suivante, pour les catégories les plus représentées (je ne mentionne que le terme X) : noms dont Np (39%), adjectifs (6%), verbes (4%), quelques prépositions et adverbes. Il faut mentionner aussi des expressions nominales (5%), verbales (1%) et adjectivales : il s'agit de locutions figées, ou de suites de mots non figées. Voici deux exemples d'expressions nominales :

(14) Le feu ne cessait de briller sur l'autel que lorsque la famille avait péri tout entière ; foyer éteint, famille éteinte, étaient des expressions **synonymes** chez les anciens. (Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, 1864).

(15) Ainsi que nous l'avons vu précédemment, une notion devient scientifique par cela seul qu'elle devient rationnelle. Le mot de médecine rationnelle serait donc **synonyme** de médecine scientifique, mais il n'est pas pour cela **synonyme** de médecine expérimentale (Bernard, *Principes de médecine expérimentale*, 1878)

(19) Coypaud, *Introduction à l'étude des langages documentaires*, 1966.

En réalité, (15) peut être analysé à deux niveaux : à un premier niveau syntaxique, *rationnelle*, *scientifique*, *expérimentale*, adjectifs, peuvent être admis comme réellement (quasi-)synonymes. À un second niveau, celui où est réellement posé par Bernard le jugement de « synonymie », les expressions *médecine rationnelle*, *médecine scientifique* et *médecine expérimentale*, dans un cadre de langue de spécialité, fonctionnent bien comme des blocs, sans qu'on puisse pour autant parler d'expressions figées. Ce type d'exemple permet de voir que X et Y (ici les termes soulignés) n'ont pas besoin d'être des UL (c'est-à-dire des éléments lexicaux, simples ou complexes, stables) pour que soit posé un jugement de « synonymie » entre eux. Le cas présent illustre davantage d'ailleurs une « proposition » de synonymie – je parlerai plus loin de fonction discursive « démonstrative » de l'emploi de *synonyme(s)*.

3.2.2. Le cas des groupes nominaux, des noms, adjectifs et verbes fléchis

Une part significative correspond à des GN (en X, 23%⁽²⁰⁾) – avec déterminant, donc (voir ci-dessus (1), (7), (8) et ici (16)) :

(16) Seulement, le rire est-il **synonyme** de la joie ? (Hugo, *L'Homme qui rit*, 1869).

La distinction entre nom et GN me paraît importante : le GN, comme le Np, est en effet le niveau syntaxique de la désignation d'un référent. Dans les cas de GN, on tient donc un indice permettant de supposer que l'élément X visé par le jugement de « synonymie » est peut-être autre chose que le signe linguistique lui-même : on n'aurait pas affaire alors à un « pur » jugement métalinguistique sur des mots. Sur ce point, un raisonnement similaire peut être fait *mutatis mutandis* à propos des verbes ou adjectifs fléchis :

(17) Mais je voudrais bien que tu connûsse [sic] celle dont je parle ; tu lui dirais ton sentiment, et je suis sûre qu'il aurait du poids sur son esprit : il faut que je vous fasse faire connaissance : j'aime beaucoup cette jolie-personne, quoique très-assurée que j'ai peu de crédit sur son esprit ; car elle est passablement orgueilleuse, ou entêtée (ce qui, je crois, est **synonyme**) (Rétif De La Bretonne, *Le Paysan perversi ou les Dangers de la ville*, 1776)

Dans tous ces cas, le mot n'est pas employé en mention (comme on pourrait s'y attendre dans le cadre d'un jugement métalinguistique sur des mots) mais en usage ou, plus fréquemment, comme en (17), en *modalisation autonymique*⁽²¹⁾, c'est-à-dire en usage et mention : d'abord employés comme qualificatifs appliqués à une personne, les adjectifs sont ensuite, par le biais du pronom anaphorique *ce*, commentés en tant que signes. Au-delà de cet exemple, on trouve souvent X ou Y introduit par *mot*, *titre*, *terme*, *expression*, alors même qu'il est fléchi (accordé, pour les adjectifs), ou qu'il s'agit d'une expression non stabilisée : il est donc bien alors question, à la fois, du signe et de ce qu'il désigne.

Pour revenir aux GN, ils servent parfois à une mise en relation entre « objets » (au sens large). Et c'est bien ce que présente (1), où, plutôt que de mots, l'énoncé parle d'expérience du monde – de l'implication entre un choix politique et son résultat présumé ; ou l'exemple (16), où est questionnée la mise en relation, sur des

(20) Il est fréquent aussi que X soit GN et Y nom, comme en (8) : *l'Humanité/Égalité*.

(21) Dans les termes de Authier-Revuz (2003).

bases expérientielles, d'un symptôme (le rire) et d'un sentiment (la joie) ; ou encore (9), avec Np, où la « synonymie » correspond en fait à une relation de symbole basée sur des connaissances du monde (le cirque/les Fratellini).

L'exemple (18), où X et Y sont également des GN repris anaphoriquement par un pronom féminin pluriel (*elles*), permet d'illustrer un cas de figure non pas réellement similaire, mais comparable du point de vue qui m'occupe : le jugement de « synonymie » est porté sur des notions, et non sur des éléments lexicaux. On peut dire ici que la synonymie est « dénominative », c'est-à-dire que ce sont deux objets (ici deux notions) qui sont dits « synonymes » :

- (18) La conscience du lié présuppose la conscience du liant et de son acte de liaison, la conscience d'objet présuppose la conscience de soi ou plutôt elles sont **synonymes**. (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945).

Nuançons cependant : à partir du cas fréquent où X et/ou Y sont des GN, il est difficile de porter un jugement général – chaque énoncé est particulier. Mais ce qui est certain, et ceci à travers l'ensemble des énoncés, c'est que l'expression d'un jugement de synonymie « structurale » (*i.e.* différentielle et portant sur le sens des mots eux-mêmes) est plutôt l'exception que la règle (ce qui ne paraît en définitive pas étonnant). Plus intéressante est l'observation de ce qui est mis en relation : avec l'emploi de *synonyme(s)*, le scripteur entremêle sens linguistique et notion, expérience, concept (scientifique, philosophique). Les exemples suivants illustrent également ce fait – que la « synonymie » soit affirmée ou niée :

- (19) pour les pères cappadociens, incompréhensible n'est pas **synonyme** d'inconnaisable. (Collectif, *Dictionnaire de théologie catholique*, 1920)

- (20) Dans mon dictionnaire privé, enfance et mémoire sont **synonymes**. (Pontalis, *L'amour des commencements*, 1986).

En définitive l'emploi de *synonyme(s)* ne relève pas strictement d'une pratique métalinguistique, le jugement (apparent) sur les mots servant souvent, avec *synonyme(s)* comme d'ordinaire, peut-être, à parler d'autre chose, et notamment à cerner des sentiments, présenter des concepts, appuyer un argument ou illustrer un phénomène. C'est ce que j'aborde plus bas en parlant des « fonctions discursives » de l'emploi de *synonyme* et dérivés.

3.3. Une relation, pour qui ?

Avant d'aborder cette question, je mentionne rapidement un autre point, qui lui est sans doute lié : comme plusieurs exemples précédents le montraient déjà, la relation de « synonymie » est souvent modalisée (en (21) avec *presque*, en (16) par la forme interrogative), ou rapportée à un cadre de référence, temporel, spatial ou concernant une langue ou une communauté de locuteurs.

- (21) Il était d'ailleurs trop petit encore pour attacher à la bonté tout son prix : dans le langage des enfants, bon et bête sont presque **synonymes** [...] (Rolland, *Jean-Christophe : L'Aube*, 1904).

En résumé, la « synonymie » est dans ces cas, non pas générale et absolue, mais « pour quelqu'un » (*pour moi, dans mon dictionnaire privé, dans le langage des enfants, pour les pères cappadociens, chez les anciens, chez les peuples barbares*). À rebours, certains textes présentent la « synonymie » comme incontestable, ou universelle (*nécessairement, de tous temps*) :

- (22) [...] sentir est aussi la même chose que penser. Quand on donne à ces deux mots la signification la plus étendue qu'ils puissent recevoir, ils sont *nécessairement* et *exactement* **synonymes** ; car tous deux, ils comprennent généralement toutes nos perceptions quelconques. (Destutt De Tracy, *Éléments d'idéologie*. 3. Logique, 1805).

Après avoir dit que *sentir* et *penser* sont *la même chose*, l'auteur appuie une affirmation peut-être trop vague et peu technique par le recours à la « synonymie », elle-même appuyée par les adverbes : *synonymes* ainsi renforcé intervient alors comme un argument, d'autant plus fort qu'il s'agit d'un mot savant.

3.4. Une relation, pour quoi ? : fonctions discursives de l'emploi de *synonyme(s)*

Ce que je nomme « fonction discursive » répond à la question suivante : à quoi sert, en contexte, l'emploi de l'occurrence de *synonyme* ou dérivé ?

Comme discuté plus haut, rares sont les cas où l'emploi de *synonyme* reflète une réflexion strictement métalinguistique ; il est même fréquent que les énoncés ne présentent pas du tout ce caractère. J'ai isolé plusieurs fonctions discursives, que je répartis pour la présentation en trois groupes :

1. dans un premier groupe : les fonctions « métalinguistique », « métadiscursive », « poétique » et « réflexive » sont présentes dans des énoncés où l'attention est portée sur le langage, la langue, le mode de parler, le style et les pratiques d'écriture (*Poétique française* de Marmontel par exemple). Voici un exemple d'énoncé à fonction « métadiscursive » :

- (23) Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de **synonymes**. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, et s'en servent (La Bruyère, *Les Caractères*, 1696)

2. fonction « démonstrative » – illustrée notamment en (2), (3), (7), (8), (22) : l'emploi de *synonyme* (souvent dans des traités) sert à introduire des termes propres à l'auteur, pierres angulaires d'une argumentation. Le temps verbal employé est principalement le présent : *être et unité / sentir et penser sont synonymes* ;

3. fonctions « didactique » et « illustrative » – je reviens sur ces dernières.

Bien entendu, les fonctions ne sont nullement exclusives l'une de l'autre, et il est même fréquent, selon mon interprétation, que plusieurs soient présentes simultanément. En outre, elles sont parfois difficiles à délimiter l'une de l'autre. Tentons, pour les deux dernières.

L'étiquette « didactique » est donnée aux occurrences de *synonyme(s)* où le mot sert à présenter des notions théoriques, étrangères dans le temps (passé), géographiquement et/ou provenant d'autres langues et cultures (essentiellement dans les traités et essais). On a, dans ces énoncés, en quelque sorte des définitions par synonymie (comme dans un dictionnaire) ; dans ces cas, l'attention portée aux mots liés par le jugement de « synonymie » sert à l'introduction d'une culture – voir (19) –, ou à une description historique, comme ici :

- (24) Bourgeois et citadin étaient des termes **synonymes**, et [...] nous savons que les villes allemandes se sont formées autour de marchés permanents, ouverts par un

seigneur sur un point de son domaine. La population qui venait se grouper autour de ces marchés, et qui devint la population urbaine, était donc presque exclusivement faite d'artisans et de marchands. Aussi les mots de *forenses* ou de *mercatores* servaient-ils indifféremment à désigner les habitants des villes, et le *jus civile* ou droit urbain est très souvent appelé *jus fori* ou droit du marché (Durkheim, *De la division du travail social*, 1893).

L'étiquette « illustrative » signale que l'emploi de *synonyme(s)* sert à illustrer des faits développés par ailleurs dans le texte : le comportement d'une personne, une culture, des mœurs, un « air du temps »⁽²²⁾. La « synonymie » est alors l'indice d'autre chose. D'une manière générale, les énoncés de ce type jouent le rôle d'un exemple dans une description. J'analyse de la sorte (9), (21) ci-dessus, et (25), où la mention de « synonymie » est d'autant plus étonnante qu'elle énonce en fait une sorte de paradoxe, celui d'une équivalence nouvelle entre *esprit faible* et *bon esprit* :

- (25) On aime mieux passer pour leste et dégagé que pour un honnête nigaud, et, du moment que l'on associe à la morale quelque idée de pesanteur d'esprit, c'est assez pour qu'on la tienne en suspicion. De là l'extrême rabais où est tombé le titre de bon esprit. Ce titre, qui devrait être le plus beau des éloges est devenu presque **synonyme** d'esprit faible, et est accordé avec une étrange libéralité (Renan, *L'Avenir de la science*, 1890)

Comme dans cet exemple, on trouve dans cette catégorie d'énoncés, ainsi que dans ceux à fonction « didactique », des références au passé, et par là même à un changement, celui des mœurs par exemple : par le biais de structures telles que *X devenir synonyme de Y* ou *X cesser d'être synonyme de Y*, les remarques portent sur l'évolution de la langue, certes, mais la langue comme trace, comme repère, des mœurs, de la culture et de leur évolution.

On peut résumer les spécificités de chacune des trois dernières « fonctions discursives » de la manière suivante : tandis que l'emploi « didactique » cherche à recenser une terminologie (de domaine, d'époque) pour avancer dans un exposé, l'emploi « illustratif » fait jouer aux éléments lexicaux et à leur relation « synonymique » le rôle d'un indice, d'une trace de quelque chose (qui dépasse les mots). Quant à l'emploi « démonstratif », il cherche davantage à poser (imposer) un sens qu'à en rendre compte.

Conclusion : que reste-t-il de la synonymie ?

J'ai jusqu'à présent peu abordé la question sémantique : quel est le sens donné à la relation posée par l'emploi de *synonyme* ? Du moins, je ne l'ai pas abordée de manière directe. Mais les développements précédents apportent des éléments de réponse.

La « synonymie » des énoncés analysés est une relation que je dirai de « contenu » (par opposition à « forme ») davantage que de sens (de *signifié*, au sens saussurien) : en effet, comme on l'a vu, les termes reliés peuvent effectivement l'être par leurs signifiés linguistiques, mais le sont souvent aussi par leur contenu référentiel (expérience du monde, notions, objets).

(22) Cette fonction a des affinités avec la « fonction métadiscursive » : le comportement discursif d'une personne ou d'un groupe est alors présenté comme « illustratif ».

Cette « synonymie » est souvent « pour quelqu'un », relative. Quant elle n'est pas présentée ainsi, elle l'est pourtant malgré tout : les énoncés « démonstratifs » en sont une illustration, qui imposent discursivement une vision absolue d'équivalence synonymique – vision que la communauté linguistique peut ne pas partager – *silence* et *mort* sont-ils « synonymes » pour d'autres que pour Leiris ? (*La Règle du jeu* : I : *Biffures*, 1948).

On peut cependant donner quelques éléments de réponse directe à la question sémantique, sans proposer de quantification :

- certains énoncés reflètent à proprement parler une synonymie, ou une paronymie : par exemple *joye, plaisir, contentement, satisfaction, delectation, douceur, gayeté, estat paisible, tranquille, serain, seur, sans trouble, indolence, tranquillité* (Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 1684) – on peut d'ailleurs contester certains mots ;
- une bonne partie d'entre eux illustrent la valeur symbolique de la synonymie, telle que présentée dans la définition du *TLF*. C'est le cas en particulier des énoncés où X ou Y est un nom propre : *Rancon, premier synonyme pour moi de la beauté et de l'injustice* (Giraudoux, *Sigfried et le Limousin*, 1922) ;
- une partie non négligeable, non par le nombre, mais par son caractère imprévu, énonce une contradiction : les « synonymes » X et Y sont alors en réalité des antonymes ; le double paradoxe de cette relation et de son expression assumée constitue alors un mouvement discursif d'une force considérable ;
- on trouve enfin des énoncés où la « synonymie » est en fait une relation de causalité (ou, ce qui est équivalent d'implication), ou une relation plus lâche, « associative » (la relation est métonymique, ou indicielle, comme lorsque Hugo rapproche le rire de la joie).

Que reste-t-il alors de la synonymie ?

Si cette relation, vue à travers les jugements métalinguistiques exprimés dans 832 énoncés, a finalement peu à voir avec la stricte définition adoptée par les linguistes, l'étude apporte en revanche de riches indications sur l'usage des mots et la perception sémantique, sur le rapport des usagers à la langue, à leur discours et à celui d'autrui, sur leur évaluation du rapport entre langue et culture... De la synonymie elle-même enfin, on peut dire qu'elle participe à toutes les fonctions du langage : c'est un instrument de dénomination, de communication et d'explicitation, un outil réflexif.

Bibliographie

- AUROUX, S. (1994) : *La révolution technologique de la grammatisation*. Liège, Mardaga.
- AUTHIER-REVUZ, J. (2003) : « Le Fait autonymique : Langage, langue, discours. Quelques repères », in Authier-Revuz J., Doury, M. & Reboul-Touré, S. (éds) *Parler des mots : le fait autonymique en discours*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 67-96.
- BERLAN, F. et BOUVEROT, D. (dir.) (2007) : *Le français moderne*, 1 : « La synonymie en questions. Échanges entre les époques ».
- BRÉAL, M. ([1897] 2005) : *Essais de sémantique (Science des significations)*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.
- BURIDANT, C. (1980) : « Les binômes synonymiques. Esquisse d'une histoire des couples de synonymes du Moyen Âge au XVII^e siècle », *Bulletin du Centre d'analyse du discours* 4, pp. 5-79.
- CHEVALIER, J.-C. (1997) : « La synonymie dans les manuels pédagogiques du début de la Renaissance », *Langages* 128, pp. 8-24.
- DESBORDES, F. (1988) : « Homonymie et synonymie d'après les textes théoriques latins », in Rosier I. (dir.), *L'ambiguïté. Cinq études historiques réunies par Irène Rosier*, pp. 51-102.
- DUMARSAIS ([1730] 1988) : *Des tropes ou des différents sens*. Présentation, notes et traduction F. Douay-Soublin. Paris, Flammarion, collection *Critiques*.
- FUCHS, C. (1994) : *Énonciation et paraphrase*, Paris/Gap, Ophrys.
- GLATIGNY, M. (1980) : « Contribution à la préhistoire de l'analyse sémique : le dictionnaire des synonymes de Guizot (1809) ». *Bulletin du Centre d'analyse du discours* 4, pp. 181-236.
- JULIA, C. (2001), *Fixer le sens ? La sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- REY-DEBOVE, J. (1997) : « La synonymie ou les échanges de signes comme fondement de la sémantique », *Langages* 128, pp. 91-104.
- SAUSSURE, F. de ([1972] 1985) : *Cours de linguistique générale*, Paris, Éditions Payot.
- TAMBA, I. (2005) : *La sémantique*, 5^{ème} édition refondée, Que sais-je ? Paris, PUF.
- ULLMANN, S. ([1952] 1959) : *Précis de sémantique française*, Berne, Éditions A. Francke S.A.

Dictionnaires

- ATILF, CNRS : Académie Française. *Dictionnaire de l'Académie française, quatrième édition (1762)* : [en ligne] <http://atilf.atilf.fr/academie4.htm>
— *Dictionnaire de l'Académie française, huitième édition (1932-1935)* : [en ligne] <http://atilf.atilf.fr/academie.htm>
— *Le Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi)*. [en ligne] <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>
- LE LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française 1872*. CD-Rom Texte Intégral. Marianne, Redon.
- REY, A. & REY-DEBOVE, J. (dir.) (1994) : *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaire le Robert (NPR dans le texte).
- REY, A. (dir) (2000) : *Dictionnaire Historique de la langue française*, 3 tomes. Paris, Dictionnaires le Robert (RH).